



169

## LES MODES PARISIENNES.

Capote de M<sup>lle</sup> Romain, rue de la Chaussée d'Antin, 18 - Visite et Robes de M<sup>me</sup> Nermou, rue M<sup>re</sup> S. Augustin, 19 - Etoffes des Deux Pages, rue Vivienne, 11 - Passementeries de Boucholey, boulevard Montmartre, 18. Parfums Guerlain, rue de la Paix, 11 - Meuble de Tahan, rue de la Paix, au coin du boulevard.

Paris chez Aubert et C<sup>ie</sup> Place de la Bourse.





## MODES PARISIENNES.

### PRIME DE 1846.

Quelques abonnés se plaignent de ne pas avoir encore reçu leur album de *Dessins de modes* en couleurs.

Nous l'avons expédié d'abord à tous ceux qui nous avaient adressé deux francs pour l'abonnement par la poste.

Nous l'avons également remis à toutes les personnes qui se sont présentées pour le recevoir.

Enfin, nous l'avons remis, par les messageries, à tous les abonnés qui résident dans les villes de quatre-vingt à cent lieues de Paris.

Quant aux abonnés qui habitent les extrémités de la France, nous avons dû attendre leurs ordres, car cet album, envoyé par les messageries, leur coûterait trois ou quatre francs de port, et il est de leur intérêt de nous adresser un bon de deux francs pour que nous affranchissions le paquet à la poste.

L'album envoyé par la poste, sans l'affranchissement à Paris, coûterait excessivement cher, et la poste ne consent pas à faire suivre le remboursement.

Nous les abonnés de l'étranger doivent s'adresser à un libraire de leur ville, qui leur enverra l'album par ses commissions.

### Sommaire.

MODES ET FASHIONS. — 1<sup>re</sup> Mlle LOMÈRE DE V. —  
MAGASIN DES DEUX PAGES. — Mlle LOMÈRE DE V. —  
Mlle LOMÈRE DE V. — Mlle LOMÈRE DE V. —  
Mlle LOMÈRE DE V. — Mlle LOMÈRE DE V. —  
Mlle LOMÈRE DE V. — Mlle LOMÈRE DE V. —

### MODES ET FASHIONS.



Encore une semaine assez pauvre en modes nouvelles, et, sans une fête en faveur des réfugiés espagnols, qui a été donnée vendredi dernier dans le jardin d'hiver, aux Champs-Élysées, et dont nous vous donnerons les détails (détails de plaisirs et de toilette) dimanche prochain, notre bagage de chiffons serait très-léger.

Les courses de Chantilly ont été splendides.

Il y a eu bal chez madame la marquise de Las Marismas; les toilettes étaient charmantes, mais ne présentaient rien de nouveau: il en est toujours ainsi à la fin d'une saison.

Madame la princesse de Montpensier a donné aussi une magnifique soirée dansante, à laquelle assistaient M. le duc de Montpensier, M. le prince et madame la princesse de Salazar, Ibrahim-Pacha,



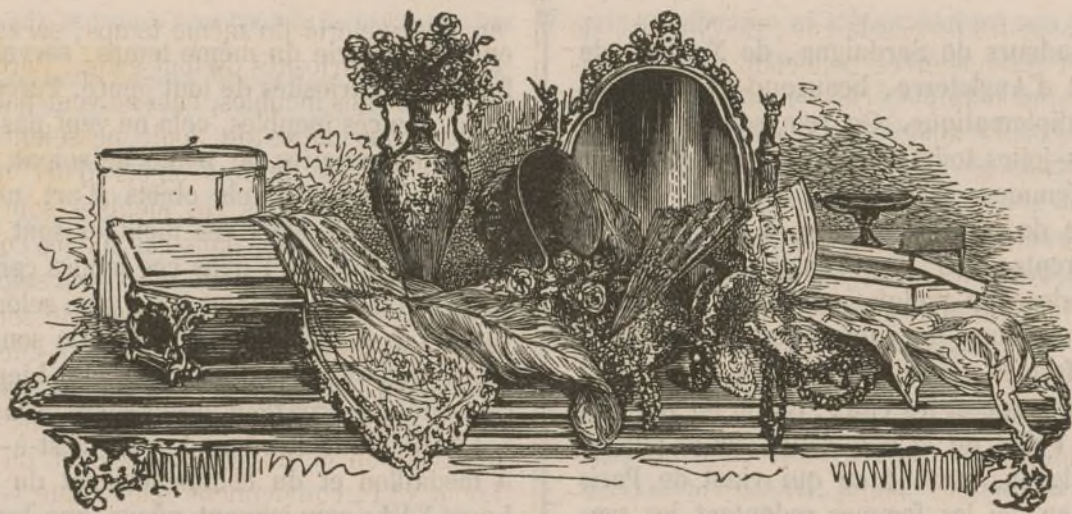


# LES MODES PARISIENNES.

*Exposit de M<sup>lle</sup> Romain, rue de la Chaussée d'Antin, 11. Visite et Robes de M<sup>lle</sup> Vermon, rue St.  
 Augustin, 19. — Robes des Deux Pâques, rue Vivienne, 11. — Robes de Bourbeley, boulevard Montmartre, 11.  
 Robes de Guérin, rue de la Paix, 11. — Robes de Fabian, rue de la Paix, au coin du boulevard.*

Paris chez Aubert et C<sup>ie</sup> Place de la Bourse.





## LES MODES PARISIENNES.

### PRIME DE 1846.

Quelques abonnés se plaignent de ne pas avoir encore reçu leur album de *Dessins de tapisseries en couleurs*.

Nous l'avons expédié d'abord à tous ceux qui nous avaient adressé deux francs pour l'affranchissement par la poste.

Nous l'avons également remis à toutes les personnes qui se sont présentées pour le retirer.

Ensuite nous l'avons envoyé, par les messageries, à tous les abonnés qui résident dans un rayon de quatre-vingts à cent lieues de Paris.

Quant aux abonnés qui habitent les extrémités de la France, nous avons dû attendre leurs ordres, car cet album, envoyé par les messageries, leur coûtera trois ou quatre francs de port, et il est de leur intérêt de nous adresser un bon de deux francs pour que nous affranchissions le paquet à la poste.

L'album envoyé par la poste, sans l'affranchir à Paris, coûterait excessivement cher, et la poste ne consent pas à faire suivre le remboursement.

Enfin les abonnés de l'étranger doivent s'adresser à un libraire de leur ville, qui fera retirer cet album par son commissionnaire à Paris.



### Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. — MAGASIN DES DEUX PAGES. — ISIDORE ET ANTOINE (1<sup>re</sup> partie), par XAVIER SAINTINE. — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

### MODES ET FASHIONS.



Encore une semaine assez pauvre en modes nouvelles, et, sans une fête en faveur des réfugiés espagnols, qui a été donnée vendredi dernier dans le jardin d'hiver, aux Champs-Élysées, et dont nous vous donnerons les détails (détails de plaisirs et de toilette) dimanche prochain, notre bagage de chiffons serait très-léger.

Les courses de Chantilly ont été inondées.

Il y a eu bal chez madame la marquise de Las Marismas; les toilettes étaient charmantes, mais ne présentaient rien de nouveau: il en est toujours ainsi à la fin d'une saison.

Madame la princesse de Montleat a donné aussi une magnifique soirée dansante, à laquelle assistaient M. le duc de Montpensier, M. le prince et madame la princesse de Salerne, Ibrahim-Pacha,



Antoine n'avait d'autre vocabulaire dans la tête que celui de son père et de sa mère, bonnes gens, bien plus désireux d'en faire un honnête homme qu'un bel esprit. Intérieurement il s'avouait donc vaincu, et n'osait se tourner vers son glorieux adversaire, quand celui-ci, revenant tout à coup à ces sentiments d'humilité chrétienne que M. de Conzié avait aimés en lui, et se reprochant son triomphe orgueilleux, tendit la main à son compagnon de route en lui disant : « Je vous demande pardon, monsieur Antoine, si j'ai pu vous contrarier par mes paroles ; je me le reproche, et vous prie de m'excuser. »

Antoine, bien éloigné de s'attendre à ces avances, en fut vivement touché ; il pressa avec émotion la main qu'on lui tendait, ne sachant ce qu'il devait admirer le plus, de la haute raison ou de la générosité d'Isidore. Interrompus alors par un ronflement en basse continue du frère quêteur, le rire leur prit, leurs propos changèrent de forme et d'objet, et ils sortirent de cet accès de gaieté déjà bon camarades et se tutoyant à qui mieux mieux.

Les journées suivantes, Antoine, quoique d'un caractère naturellement altier, continua de se laisser prendre aux manières cauteleuses et surtout au ton dogmatique de son jeune compagnon.

Le voyage achevé, le frère quêteur remit les deux jeunes Artésiens entre les mains de l'abbé Proyard, proviseur du collège Louis-le-Grand, en reçut une aumône pour son couvent, en guise de commission, et retourna à ses affaires.

Nos jeunes gens n'avaient pas séjourné ensemble un mois au collège, que leur position respective fut fixée. Quoique amis, l'égalité ne pouvait plus exister entre eux. Antoine avait subi l'ascendant d'Isidore ; il n'était plus que l'obscur satellite entraîné par une force aveugle d'attraction autour d'un astre tout-puissant. Cependant Isidore, d'une apparence grêle, d'une figure disgracieuse, était le plus jeune des deux : malgré ses faux semblants, il n'avait guère plus de savoir ni plus de raison que son camarade. A quoi donc attribuer l'empire exercé par lui sur Antoine ? à la haute opinion qu'il avait de lui-même, à la nature sérieuse de son esprit, et même à certain état maladif, à une irritation nerveuse qui du physique réagissait sur le moral.

Antoine se soumit d'abord aux idées de son ami, parce qu'il l'admirait ; ensuite par pure bonté d'âme, parce qu'il l'aimait. Il le voyait pâlir et s'émouvoir à la moindre contradiction ; il traita ses exigences comme des malaises, et crut qu'en fait de discussion c'était au mieux portant de céder à l'autre. Le pli, une fois marqué, ne s'effaça pas. Il devait d'autant moins s'en méfier, que le protégé de M. de Conzié, l'enfant aux grands principes, affichait sur toutes choses une sorte de rigorisme capable d'imposer à son compagnon ; mais ce rigorisme, chez un garçon de cet âge, procédait

moins de convictions sincères que d'une exaltation de cerveau. Jusqu'à présent cette exaltation se manifestait au sujet des idées religieuses dont on l'avait entretenu ; mais qu'elle devait facilement se détourner sur d'autres objets, même tout à fait contradictoires ! Nous allons en fournir la preuve.

Pour les préparer à la première communion et les édifier durant leurs heures de loisir, on avait mis entre les mains des deux amis un livre plein de prestige, de dévouements merveilleux, de pensées sublimes et naïves, un livre dont chaque histoire est un drame palpitant, la *Vie des saints*, ouvrage dangereux tel qu'il est, mais auquel il ne manque, pour devenir aussi profitable qu'intéressant, sous le double rapport de la religion et de l'histoire, que d'être refait par un esprit éclairé et croyant.

Nos deux amis ressentirent à la lecture de ce livre une impression dont le résultat dépassa de beaucoup le but qu'on voulait atteindre. Isidore, s'enthousiasmant au récit de ces pieuses abnégations, de ces renoncements du monde, ne rêva bientôt plus que la vie érémitique, et le jeûne et les austérités dans quelque solitude.

Antoine songea à sa mère, et refusa d'abord de suivre son ami, même dans ses rêves ; mais celui-ci, à force de le circonvenir, de lui parler des joies du désert et d'une existence rêveuse passée face à face avec Dieu, finit par l'entraîner dans son tourbillon. Trop jeunes tous deux et trop inexpérimentés pour comprendre ce qu'il y avait de déraison à vouloir renouveler de notre temps ces grandes expiations des premiers siècles de l'Eglise, les voilà enfantant projets sur projets pour se retirer au plus vite dans quelque thébaïde et y vivre en vrais anachorètes.

Renoncer au monde et à ses joies était ce qui coûtait le moins aux deux écoliers ; car cela signifiait simplement pour eux quitter le collège et s'affranchir des leçons, des pensums et des châtements. Mais ils ne s'abusaient pas sur un point, c'est que l'argent leur était indispensable pour gagner le désert. Le seul moyen d'en amasser fut de mettre de côté celui que M. de Conzié envoyait à Isidore pour ses déjeuners et ses menus plaisirs, et celui qu'Antoine recevait de sa famille pour le même objet.

Les voilà donc se condamnant au pain sec chaque matin et à la privation de tout plaisir onéreux. En attendant l'accroissement de leur trésor, qui ne pouvait aller que bien lentement à quarante sous par semaine, ils se mirent à construire en idée non des châteaux en Espagne, mais un ermitage.

Comme logement, à la rigueur, une grotte spacieuse et profonde pourrait suffire, décorée à l'entrée de buissons d'églantiers, de liserons et de chèvrefeuille, tapissée intérieurement de mousse et de lierre : ce serait encore là une retraite assez





agréable. On aurait soin de la choisir tout auprès d'une source claire, limpide et non saumâtre. Quand on se décide à ne boire que de l'eau, faut-il au moins la boire à son goût. Mais la nourriture? Y a-t-il pour si peu de quoi rester embarrassé? Robinson en a-t-il manqué dans son île? et Robinson n'était pas un anachorète. « Nous travaillerons à la terre, et Dieu bénira notre culture comme il a béni celle de saint Pacôme.

— Nous aurons avant tout un champ de blé; car on ne peut se passer de pain.

— Oui, et un verger.

— Oui, et un potager. »

Et déjà, aux alentours leur grotte, ils voient se dérouler la verdure de leurs épis, escadronnant, tourbillonnant au soleil sous les brises du matin, pour leur réjouir la vue et leur procurer une douce fraîcheur; les rameaux de leurs arbres se courbent sous le poids des fruits; ils en ont de pleines corbeilles, qu'ils travaillent eux-mêmes avec l'osier croissant aux bords de leur ruisseau, dont l'onde pure ne suffi bientôt plus pour les désaltérer. Ils ont des vignes, et les voilà déjà, dans leurs rêves d'ermites, plus préoccupés de récoltes et de vendanges que de prières et de macérations!

Toute pastorale, pour être intéressante, a besoin de la présence du loup.

« Mais si les animaux sauvages se jettent à travers nos champs et détruisent nos moissons? dit Antoine.

— Nous les tuerons, répond Isidore.

— Oh!... il ne faut tuer personne!

— C'est vrai; eh bien, nous accepterons cela comme une punition du ciel... Pourtant, s'ils nous attaquent nous-mêmes?

— C'est autre chose; la défense est un droit, nous nous défendrons!...

— Avec quoi? il nous faut des armes!

— Nous en aurons; un fusil...

— Chacun, et une paire de pistolets.

— Des beaux! à deux coups! N'oublions pas de nous bien approvisionner de poudre et de plomb; car, la récolte manquant, la chasse nous sera une ressource. »

De projets en projets, ils en étaient là de leur vie d'anachorètes, quand une autre objection se présenta.

« Si, au lieu d'animaux sauvages, ce sont des hommes, des malfaiteurs qui viennent piller, ravager nos champs? car enfin, même au désert, on peut avoir de mauvais voisins! Saint Porphyre fut surpris et maltraité par des méchants qui lui supposaient des trésors.

— N'aurons-nous pas des armes?

— Mais s'ils sont les plus forts?

— Eh bien, nous ferons alliance avec d'autres, et nous irons les piller à notre tour! »

Ainsi, de rêves en rêves, de perfectionnements

en perfectionnements, nos deux petits saints étaient devenus deux bandits, et la grotte de la Thébaidé se transformait insensiblement en une caverne de voleurs. Isidore était le chef de la troupe, Antoine son lieutenant en premier. Ils devaient, non convertir leurs compagnons, mais les discipliner, leur donner un costume pittoresque, une armure brillante, et, grâce à eux, jouer un certain rôle de conquérants. Les histoires de Fra Diavolo et de Rinaldo Rinaldini avaient remplacé la *Vie des saints*; ils ne visaient plus à être canonisés, mais à être pendus!

Ne croyez pas que je me sois appesanti sans raison sur ces détails, en apparence puérils. Les petits événements que je signale ici renfermaient en eux le germe d'événements bien autrement graves. Mais il me reste à parler d'un fait encore plus étranger, né de l'imagination désordonnée d'Isidore, et qui valut à Antoine d'être, pour ainsi dire, chassé du collège Louis-le-Grand.

Leur première communion avait fait reprendre son cours naturel aux idées pieuses des deux amis. Antoine néanmoins, au lieu de ces instincts si doux et si purs éclos sous les caresses de sa mère, de cette religion éclairée qu'il devait à de saints exemples, se trouvait désormais accessible aux entraînements les plus irraisonnés. Ce n'était plus que par l'exaltation qu'il devait procéder en tout.

Isidore tomba malade et fut mis à l'infirmerie du collège. Antoine, durant cette séparation forcée, livré à lui-même, se trouva ballotté par mille pensées contraires, comme un vaisseau sans pilote et sans boussole, qui ne sait à quel vent ouvrir sa voile. Enfin ils se revirent! Isidore semblait sortir d'un autre monde, tant ses anciennes croyances s'étaient modifiées, et tant il avait acquis de notions positives sur des matières jusque alors totalement étrangères pour lui.

Il réapparut devant Antoine avec un système complet de religion nouvelle, basé sur les inspirations de l'âme d'une part, de l'autre sur le fluide magnétique, alors inconnu en France, le tout mêlé d'un reste de traditions catholiques. Illuminisme grossier, que l'Allemand Jung-Stelling et madame de Krudner devaient propager plus tard. Il avait des visions, des révélations; ses songes étaient des avertissements du ciel qu'il savait interpréter avec certitude. Fasciné par ses discours, par son éloquence, par l'étrangeté même de ses doctrines, Antoine se laissa encore une fois aller à son impulsion; Isidore fut à ses yeux un oracle, un prophète, un Christ futur appelé à rénover le monde.

Ils en vinrent à ce degré de folie, de croire qu'autrefois leurs deux âmes avaient été unies par un lien sacré. La mère d'Isidore avait perdu son premier fils en bas âge. Eh bien! l'âme de ce fils habitait maintenant le corps d'Antoine. Telle était, ils n'en doutaient pas, la cause décisive du



penchant qui les avait entraînés l'un vers l'autre. Dans toutes les grandes affections, se montrait ainsi la force attractive de deux âmes déjà appareillées dans des temps antérieurs. Leur instinct divinateur, leurs rêves, tout venait corroborer cette douce persuasion.

Un soir même, tout éveillés, ils avaient vu luire, sur un nuage sombre du ciel, des caractères lumineux, mais de forme vague et indéterminée. Tout à coup ces signes s'étaient rapprochés; chacun de ces météores cabalistiques s'était allongé, contourné en lettres, et, grâce à leur réunion, le mot FRÈRES, écrit dans les profondeurs de l'immensité, par le doigt même de Dieu, venait de flamboyer à leurs regards. Ce mot s'était ensuite détaché de la voûte céleste, et partout où leurs yeux se portaient vers la terre, ils le retrouvaient, moins grand, moins éclatant, mais brillant encore, visible pour eux, et se multipliant sur les différents points d'un horizon qui, rétréci graduellement, vint de son dernier cercle enclore les murs du collège! Là, le mot magique s'illumina encore une fois, et disparut. Et tous deux, confondus, en extase, délirants, enivrés, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre en criant: « Frères! frères! » et il leur sembla qu'une voix venue d'en haut avait après eux, dans le ciel, répété ce mot sacré!

La source originelle de tout ce mysticisme et de toute cette fantasmagorie magnétique était une vieille folle qui croyait à peine en Dieu et prétendait avoir des entretiens avec la vierge Marie. Nouvellement arrivée de Vienne, où elle avait été servante de Mesmer, cette sibylle, dont la principale occupation consistait dans la surveillance de la lingerie au collège Louis-le-Grand, devenait aussi garde-malade par circonstance. On la nommait madame Lépicier. C'est elle qui avait soigné et veillé Isidore lors de son indisposition, et, quand, affaibli par le jeûne et par l'alitement, il fut pris de vertiges et d'hallucinations fiévreuses, elle lui avait traduit ses visions, déroulé tout entière sa science de sorcière et de pytho-nisse; et il avait cru, car il avait vu comme, plus tard, les deux amis virent à force de croire.

Quelque temps après, non contents de se bercer mutuellement de leurs rêves, ils tentèrent de faire des prosélytes parmi leurs condisciples. L'illumination gagna une partie des classes et ne laissa pas que d'amener une grande perturbation dans les études. Mais les apôtres furent dénoncés par un incrédule. L'abbé Proyard, principal du collège et leur compatriote à tous deux, se contenta de leur faire une sermon et de leur infliger une faible punition; mais il chassa madame Lépicier. Il essaya ensuite de démontrer aux deux amis l'absurdité de leur système, et, les trouvant obstinés dans leurs erreurs, il prit soin d'instruire la mère d'Antoine de ce qui se passait. — Son

père était mort depuis un an. — La pauvre femme, justement effrayée du cours que prenaient les idées de son fils et préférant pour lui un peu moins de latin et plus de bon sens, se hâta de le rappeler auprès d'elle. Quant à Isidore, la haute protection de M. de Conzié le maintint dans son privilège de boursier.

Antoine quitta donc le collège, et avec de vifs regrets, car il lui fallait se séparer de son ami, de son guide, dire adieu à son étoile polaire. Au moment du départ, après plusieurs étreintes prolongées, tous deux se jurèrent de rester fidèles à leurs croyances en dépit des persécutions; puis, dans un dernier embrassement: « Nous nous reverrons, mon ami! dit Antoine. — Bientôt, mon frère! » répondit Isidore. Il fallut les arracher des bras l'un de l'autre.

Arrivé dans sa ville natale, heureux de se retrouver avec sa mère, Antoine l'aida à diriger la brasserie de la *Branche d'acacia*, à la tête de laquelle il ne tarda pas à se mettre. Le temps s'écoulait, ses idées mystiques s'effaçaient, et, naturellement bon et sensible, il eût rendu heureux ceux qui l'entouraient s'il avait pu réprimer les tendances tyranniques de son caractère.

Lui, si faible vis-à-vis d'un jeune homme dont rien ne démontrait la supériorité, il ne pouvait plus supporter d'autre joug: tant il est vrai que tout esclave devient facilement tyran. Il faut avouer que les circonstances contribuèrent puissamment à développer en lui ce malheureux penchant à la domination. A dix-sept ans, commandant à un grand nombre d'ouvriers, contraint de suppléer par la tenacité de sa volonté à ce qui lui manquait et d'âge et de force physique, il s'habitua à imposer ses idées à ses subordonnés et à regarder toute résistance comme une révolte. Sa mère, en usant de la tendresse qu'il ne cessa jamais ne lui témoigner, eût pu assouplir cette volonté de fer; mais elle fut la première à s'y soumettre: elle avait obéi sous son mari, elle obéissait sous son fils, heureuse encore, la pauvre femme, de retrouver dans celui-ci un trait de plus qui lui rappelât l'époux qu'elle pleurait.

L'année suivante, Antoine se maria. Celle qu'il épousa, ange de douceur et de résignation, se fit une loi de répondre aveuglément au moindre de ses désirs. Ainsi, ce qui aurait peut-être été en lui force raisonnée de caractère, devint un principe absolu d'entêtement incurable. Un seul homme, d'un mot, savait faire tomber ce rude échafaudage et régler du doigt les mouvements de ce cœur de bronze.

Cet homme, durant quelques années, il l'avait revu à Arras, à l'époque des vacances; puis un long temps s'était écoulé sans qu'il entendît parler de lui, sinon par hasard, en interrogeant des



jeunes gens de retour à Paris, où ils venaient de faire leur droit.

(La suite à un prochain numéro.)

XAVIER SAINTINE.

### Causeries.

\* Hier encore j'étais le jouet d'une douce illusion, je me balançais sur la moelleuse escarpolette du mensonge.

Je ne croyais pas aux avocats, ou pour mieux dire j'y croyais comme on croit au loup que l'on ne voit jamais. Je m'étais figuré qu'il y avait une douzaine d'avocats à Paris et une trentaine en province, j'entends des avocats plaidant et argumentant, l'Ecole de droit m'ayant toujours paru une pépinière de jeunes hobereaux qui viennent à Paris étudier l'agriculture.

On a remarqué en effet que tous les propriétaires terriens, les grands industriels et les éleveurs de bestiaux ont un diplôme d'avocat.

Cette considération me rassurait un peu à leur égard.

Mais, hélas ! j'ai lu ce matin dans un journal de statistique que le barreau français se compose actuellement de vingt-un mille avocats portant robe et toque, plaidant à tort et à travers, et qui ne sont pas du tout des avocats pour rire.

Juste ciel ! vingt-un mille avocats ! c'est-à-dire vingt-un mille hommes rêvant procès et assignations, tout prêts à me chercher noise et à me brouiller avec mon prochain !

Je n'oserai plus écrire. Quand je mettrais *et*, les avocats soutiendraient qu'il y a *ou*, et ils finiraient par me faire pendre. Richelieu ne demandait pour cela que deux lignes de l'écriture d'un homme, et cependant Richelieu n'était pas avocat.

Je n'oserai pas me marier de peur de laisser une veuve. J'y regarderai à deux fois avant de devenir père de famille ; je n'aurais qu'à laisser des orphelins ! La veuve et l'orphelin sont les deux grands prétextes de procès. Dix mille avocats les attaquent, pendant que dix mille autres les défendent.

Si encore il existait un moyen de reconnaître ces vingt-un mille hommes dans la foule ! Mais en vain vous demanderiez patte blanche avant d'ouvrir votre porte, les avocats ont tous patte blanche et gant blanc afin de mieux dissimuler.

Je commence à croire qu'ils forment une association mystérieuse, avec toutes sortes d'agents secrets. Cette association doit exister sur le plan de l'ordre des jésuites. Les agents s'insinuent dans votre confiance pour vous pousser aux rixes les plus ridicules.

Ils engagent votre King's Charles à se colleter avec le roquet du voisin afin qu'il s'ensuive un procès entre les maîtres.

Cette influence des agents secrets explique la quantité de procès extravagants qui s'engagent tous les jours. Quand vous êtes là, l'agent arrive et vous donne l'adresse d'un avocat qui vous fait condamner d'abord au minimum. L'avocat et l'agent vous prennent au collet et vous somment de faire appel. Alors vous êtes condamné au maximum sans difficulté.

Je tremble qu'il ne se glisse quelque faute d'impression dans cet article. Il y aurait vingt-un mille hommes intéressés à ce que je fisse un procès à l'imprimeur.

\* Il ne restait qu'une chose à l'Allemagne depuis que M. Scheffer lui a pris Marguerite, la valse à deux temps inventée par Werther un jour qu'il ne savait que faire pour se consoler des dédains de Charlotte.

Un jour que Goethe versait ses chagrins dans le cœur de son ami Bury de Blaze, il lui dit : Vous verrez qu'un jour les Français nous enlèveront la valse à deux temps.

Cette prédiction s'est vérifiée. C'est ce qui nous a valu un intéressant article de M. Saint-Taillandier (René) dans la *Revue des Deux-Mondes*, sur la situation de l'Allemagne. On y trouve entre autres choses de curieux fragments de la Correspondance entre Goethe et Bury de Blaze.

Goethe avait des idées assez singulières sur la valse à deux temps et sur son avenir ; il prétendait qu'elle pouvait finir par dégénérer en valse à dix temps. M. Lherminier ne croit guère à cette transformation. Soit.

Quoi qu'en pense M. Lherminier, nous ne sommes pas bien loin de la valse à dix temps prédite par Goethe.

C'est au cours de Laborde que se commente la valse à cinq temps. Le célèbre professeur l'expose avec autant d'ordre et de clarté qu'il est possible d'en mettre à des matières aussi transcendentes. La valse à cinq temps est maintenant le thème favori des méditations des esprits vraiment métaphysiques ; elle finira par descendre dans les jambes de tout le monde, nous n'en doutons pas.

Remarquez en ceci la singularité des combinaisons humaines. Werther invente la valse à deux temps, et Goethe prévoit que les Français l'enlèveront à l'Allemagne.

En effet, Paris devient la métropole de la valse à deux temps.

Goethe déclare encore que la valse à deux temps peut aisément être poussée jusqu'à dix temps.

Voilà que Laborde enseigne la valse à cinq temps, malgré l'opinion contraire de M. Lherminier.

Tout ceci constitue dans l'art une nouvelle phase dont il serait temps que la *Revue des Deux-Mondes* voulût bien s'occuper.

### CHRONIQUE THÉÂTRALE.

AMBIGU-COMIQUE. — *L'Étoile du Berger*. — Toutes les merveilles jusqu'ici les plus applaudies ne sont rien auprès des radieuses visions que le pinceau de MM. Séjean, Diéterle et Despléchin vient de fixer sur la toile.

Entre la première décoration, qui représente le lac des cygnes, éclairé par la lueur tendre et mélancolique de « l'astre des nuits », et l'étourdissante apparition du berger, transporté près de son étoile dans les régions infinies où les esprits divins vivent d'un bonheur immortel, entre ces deux chefs-d'œuvre inimitables de l'art du décorateur, vingt autres décors charmants passent devant les regards enchantés du public et reçoivent en applaudissements frénétiques le témoignage enthousiaste d'une admiration sans bornes.

Les costumes méritent l'éloge le plus complet et le plus mérité, en disant qu'ils sont égaux aux décors en richesse et en originalité.

La légende que MM. Anicet-Bourgeois et Dennery ont dramatisée et qui fournit le motif de ce spectacle sans pareil, est originale. Elle suppose qu'un berger est amoureux d'une étoile, qui le lui rend bien. L'étoile obtient la permission de venir sur terre sous les traits d'un roi de Castille, à condition qu'elle verra l'amour de son berger sans en être touchée ou du moins sans trahir ses sentiments secrets.

Est-il besoin de dire que l'amour, qui triomphe de tout, rend l'étoile infidèle à ses engagements et qu'elle expie aussitôt cette faiblesse en retournant au ciel parmi ses compagnes éthérées ?

Heureusement que le berger est également ravi à la terre, et qu'il lui est permis de vivre à toujours à côté de celle qui lui fut si chère.

Le succès de *L'Étoile* a été brillant, et nous ne doutons pas qu'il ne resplendisse encore à chacune des représentations qui vont suivre.

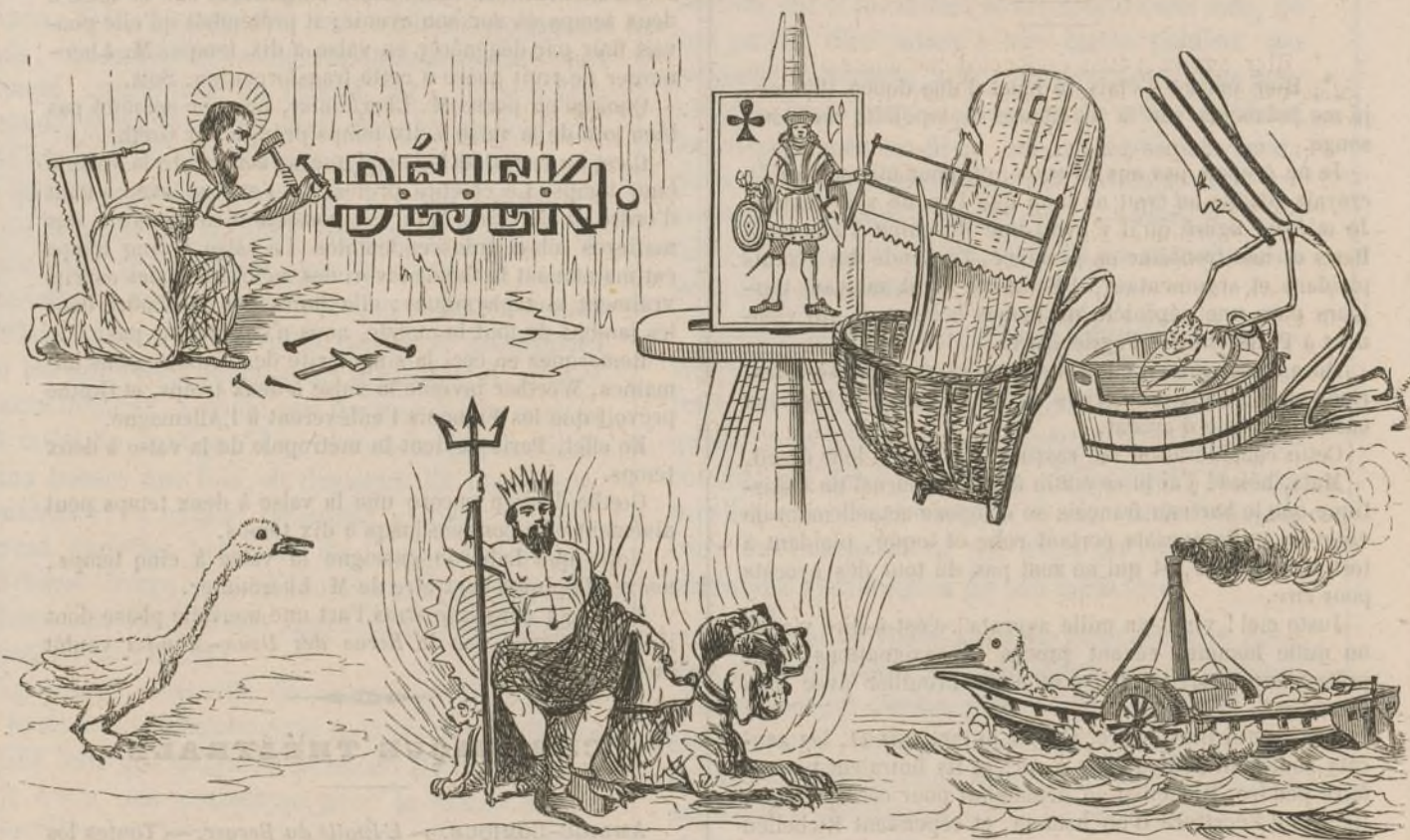


\* *La Femme électrique* est un des succès de rire les plus entraînants qu'ait obtenus le Palais-Royal. Leménil est magnifique dans le rôle de Rondard : il y montre une franchise étoffée, une rondeur parfaite. Grassot, dans celui de Coquillot, est d'une vivacité et d'une fantaisie charmantes. Luguët, dans M. Pontoise, a tout à fait l'air d'un homme qui en revient, tant son jeu exprime l'éton-

nement à la vue des merveilles électriques qu'il produit. Madame Grassot et mademoiselle A. Duval complètent à ravir un ensemble excellent.

\* La pièce que M. Varin a lue aux acteurs du Vaudeville a, dit-on, pour titre *Nicomède*. Le principal rôle est destiné à Arnal. A côté de lui, le public applaudira Leclère, Amant et mademoiselle Ozy.

### RÉBUS ILLUSTRÉ.



#### EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

PARME Ile, E grand comme IK, KEL ôte heure des temps ancien et moderne, fût égal au grand mot, lierre.

Parmi les grands comiques, quel auteur des temps anciens et modernes fut égal au grand Molière?

**Fleurs naturelles**, spécialité pour coiffures. Lachaume, rue de la Chaussée-d'Antin, 46.

**Modes.** M<sup>lles</sup> ROMAIN, rue de la Chaussée-d'Antin, 48.

**Cravates mécaniques** de JORDERY fils, s'adaptant d'elles-mêmes. On peut, par ce système, ôter et mettre sa cravate en moins d'une seconde et d'une seule main. Rue Thévenot, n° 12.

**Passementerie** pour nouveautés et ameublements. BERTHELEY, rue Saint-Denis, 214, et boulevard Montmartre, 48.

**Guérison des Maux de Dents**, par un traitement simple qui permet de plomber les dents les plus gâtées et les conserve indéfiniment. Cette découverte précieuse est due à M. Hattute, chirurgien-dentiste, galerie Vivienne, 43, déjà connu par ses râteliers perfectionnés et une foule d'inventions qui lui ont mérité des mentions et médailles à diverses Expositions. Nous le recommandons comme un praticien expérimenté, consciencieux, qui met toute sa gloire à satisfaire ses clients, afin de les conserver.

**Mantelets, Visites**, nouveautés confectionnées, écharpes et robes brodées, maison Couchonnal et Comp., 38 bis, rue Neuve-Vivienne, au premier étage.

**Confection de Robes.** Madame OLMER, rue Montmartre, 181.

**Enveloppes postales** D'AUTHENTICITÉ 2 FRANCS ET DE SÉCURITÉ, le cent, approuvées par M. le ministre des finances et recommandées au public par M. le directeur-général des postes. (Voir le prospectus qui se distribue à la papeterie MARION, cité Bergère, 44.) Le chef de cette maison ne se borne pas, comme on le voit, aux innovations de luxe, il cherche aussi s'il y a mieux à faire que ce qui a été fait dans les objets d'utilité. — Papier de poste, 8 fr. la rame.

**Pommade Albert**, rue Choiseul, 4. — Cette Pommade est composée de moelle de bœuf et d'extraits de végétaux les plus en réputation pour l'entretien des cheveux; elle les rend souples et brillants, en arrête la chute, les fait promptement croître et épaissir, en vivifiant le derme où ils sont implantés.

PARIS. IMPRIME PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.